

Roger Munier

L'Intermittent

J'essaie de surprendre la vie, de
me surprendre vivant.

Le lieu où je *suis*, quel est-il? Ce
n'est jamais le lieu où je me vois, où tu me vois. Il est comme
inapprochable, même de moi.

Il y aurait quelque chose à dire,
en cet instant, on ne sait quoi : sur le vent, la lumière, un
passage d'oiseau, qui rendrait compte de tout l'instant, du
monde en cet instant.

La chose même est tout, qui n'est pas la
chose. Qui n'est qu'en n'étant pas la chose. La pierre est tout,
qui n'est la pierre qu'en se voilant de soi. — Mais *cela*, tu
l'atteins en atteignant la pierre. Car le voile est la pierre même,
si la pierre n'est que le voile. Il est la chose même, si la chose
est le voile. Car elle est voile, mais de soi.

Journée
atone, immobile. — Qu'est-ce qui soudain s'est tu?

Reste en-deçà
de l'approche. Tout se passe en cet *en-deçà*.

Antérieur à ce que
tu vas dire, il y a *ce* qui te fait le dire et qui, lui, ne sera jamais
dit — bien qu'il manque, et même absolument, au dire, à ce
qui sera dit.

Les cieux boueux, comme souillés de nuages
disloqués blancs. D'un blanc boueux, sous le vent.

Le réel
étrangement s'interpose entre nous-mêmes et le réel.

On croit toucher et peut-être aurait-on touché en effet, si l'on n'avait justement cru toucher.

Quand le vent soudain passe dans les feuillages immobiles, vivement, comme une main, il *se passe* quelque chose. — Il se passe réellement quelque chose dans la nature. Peut-être même ne se passe-t-il quelque chose réellement que là?

La nature n'est signe qu'en étant soi. L'arbre n'est signe qu'en étant l'arbre. Hors signe, en somme. Hors arbre aussi.

Tout accompagne tout, à tout instant.

Tu te mêles à ce que tu regardes, au point qu'on peut se demander si ce n'est pas lui qui se voit par tes yeux. Il n'y a pas de spectacle.

Quelque chose avant nous déjà s'était prononcé. De là vient le dire, sa possible convenance. Rien dans le réel n'est innocent.

La vérité n'est pas la réalité. La vérité n'est pas « réelle ». Il n'y a pas de vérité dans la réalité. Il n'y a que de la réalité.

La nature ne « parle » pas, mais s'écrit.

Entre les choses, ici et là posées, tranquilles, qu'est-ce qu'il y a ?

La réalité n'est pas faite de ce qui la compose. La réalité du réel est invisible.

Comment entendre la pluie tomber sans l'entendre? Car on l'entend bien parfois sans l'entendre, par distraction ou dans le sommeil. Peut-être est-ce alors vraiment la pluie qu'on entend?

Tout ce qui est parole en étant, rien qu'en étant. Parole pure, sans adjonction, sans attribut, qu'il faut tenter de surprendre.

Reste un instant et, s'il se peut, demeure, où te conduit le chant du grillon.

Le grillon ne sait *rien* de son « chant ». Il est simplement le grillon. C'est le *rien* de son « chant » qui chante.

Peu de parfums, la nuit. Ils ne s'exhalent que de jour, en brûlant.

La lumière fait du bruit, le plus haut bruit : celui qu'on n'entend plus, car il s'égale à toutes choses apparaissant.

Bonheur soudain quand des voix pourtant paisibles au dehors finalement se taisent.

L'ombre qui régnera la nuit est déjà là, présente au cœur du jour. Tapie là, comme intérieure à la clarté du jour. Et non l'inverse.

Le réel ne sera jamais plus réel qu'il n'est réel. En ce moment.

Dans le haut vent d'automne, agité, fantasque, les hirondelles se laissent emporter en tous sens, comme les premières feuilles sèches des arbres, plus bas. — En même temps.

Il y a comme plusieurs respirations du monde. Elles ne sont pas concomitantes.

J'atteins le monde, même si je n'en sais rien, et d'autant plus sans doute que je n'en sais rien — simplement en y étant.

A l'écart toujours, ou derrière toi, comme enfoui :
Quelque chose, mais qui serait comme Quelqu'un. Qui, tout en demeurant quelque chose, serait pourtant comme quelqu'un. Au point de partage, à la frontière indécise qui sépare quelque chose de quelqu'un.

Le vent nocturne frissonnant dans les feuilles est autre que le vent. Comme une eau de la nuit.

La terre n'est pas pesante. S'élançe dans les espaces comme une caravelle. La terre n'est pas « terrestre ».

Silence du monde végétal. Tout s'y passe absolument sans bruit, au moins pour notre oreille.

Le verger ombreux, aux arbres bas chargés de fruits, supporte mal les éclats de voix.

Oui, les dieux sont toujours présents, sous les arbres, auprès des sources ou dans les hauteurs. Le poète le sait.

Toute chose dit son nom en ne disant que soi.

Il faut délier, non du sens, mais de l'absence ou du suspens de sens. Lui donner d'habiter dans les mots.

Viser toujours au bref. Le bref touche à l'extrême.

L'esprit est comme le vent. Il courbe le réel, parfois l'abat, mais jamais ne s'y conjoint. L'eau seule, un esprit d'eau, aurait ce pouvoir.

« Des pommes tombées... ». — Ces mots, lus quelque part, déclenchent une vue soudaine. Qui n'est d'abord que cette image et rien de plus, de pommes luisantes, veinées de pourpre comme sont celles de par ici, gisant dans l'herbe.

Gisantes ainsi, abandonnées, ces pommes abritent une pensée, elle-même luisante et pourpre. Quelle est-elle?

Ma parole se disloque dans ces nuages lacérés que le vent pousse avec fièvre. Parole non aboutie, disloquée.

Celui qui ne sait dire est au plus près de ce qu'il ne sait dire. Il faudrait que la parole à la fois soit parole et ne sache pas dire.

L'aphorisme a un pacte avec le silence qui le cerne. Il est comme une île dans sa mer.

Cette pensée brève, dès que tu la développes, elle s'amenuise, parfois s'évanouit.

L'écriture n'est souvent qu'une fièvre à propos des choses, qui ne dit au mieux que la fièvre, non les choses.

Force du mot : de ce qu'il adhère de si près à la chose ou de ce qu'elle n'est souvent plus que le mot?

Le silence alentour « prend » la parole, toute parole.

Dire n'ajoute rien, mais parfois bienheureusement se perd dans la chose, parfait son rêve immobile.

La poésie presque aussitôt voile ce qu'elle va dire, en s'annonçant. Or elle n'est poésie qu'en *s'annonçant*.

La vraie parole se soustrait elle-même d'elle-même continûment. Le dernier mot la ratifie, en l'effaçant.

Le silence d'une œuvre, qu'il soit non dans ce qu'elle ne dit pas : dans ses suspens, ses marges, mais dans ce qu'elle *dit*.

Seul au fond vraiment parle celui qui ne parle à personne ni pour personne.

Le Nom, le seul Nom existe peut-être parmi les noms, mais on ne saurait le prononcer comme le seul Nom.

Nous ne sommes que paroles, mais nous-mêmes, quelque chose nous tait.

Le monde n'est-il là que pour devenir une pensée? Invisible et pourtant monde : dans une pensée?

Pour l'animal, Dieu est sans doute le tout Simple et Proche, et qu'il respire — mais il ne le sait pas — parce qu'il ne le sait pas.

On vit à côté de soi, à côté des choses, déplacé, en attente. Voyageur en transit.

Le monde est le lieu d'un passage, et qui s'efface avec le passage.

Toute douleur est sainte. Qui nous en avertit, obscurément?

L'histoire se fait avec des êtres qui n'ont rien à voir avec elle, car ils sont réels, quand elle n'est que songe.

Elle a besoin d'eux, justement parce qu'ils sont réels. Pour *être*, par eux qui souffrent et meurent, elle qui n'est que songe.

Le temps semble guetter l'occasion, pour se précipiter.

Ils parlaient et soudain comme un vide se créa, que nulle parole apparemment ne pouvait plus remplir. Chacun partit de son côté.

L'homme est un être de questions, celui qui questionne. Il n'est pas dit que ses questions soient fondées, encore moins qu'elles appellent une réponse. Simplement, il est celui qui questionne.

Le mauvais silence fait un bruit de silence.

Il y a de l'irrévocable. Non pas lié au temps, mais, à l'inverse, qui l'implique. Qui a besoin du temps pour assurer son essence immobile.

Le fond des choses est-il dans ce qui se dérobe invinciblement à notre attention — ou dans ce qui nous détourne invinciblement de cette attention?

L'hiver se pense avec lenteur, une dure insistance, dans l'arbre dépouillé.

Les morts sans doute ne savent pas la mort — mais comme les vivants que nous sommes ne savent pas la vie, étant seulement des vivants.

Est-ce le temps qui fait le déclin, ou le déclin de toutes choses mortelles qui fait le temps?

Le commencement n'en finit pas de commencer et ainsi ne finit pas, n'a pas de fin. Tel est le sens de ceci : n'avoir ni commencement, ni fin.

Hors du temps comme elle est, de l'espace, la réalité du réel est déjà l'éternité.

Quelle place occupe en moi ce dont j'ai perdu
mémoire?

Le temps n'a pas de réalité, hors ce qui s'y passe. Il
est néant. Le néant de ce qui s'y passe.

On aspire à être sauvé,
mais de quoi?

La vie a un terme : la mort. Mais la mort peut-
être n'a pas de terme... Peut-être n'en finit-on jamais de
mourir?

Je n'attends vraiment que « le Visiteur qui jamais ne
vient » du *Vishnu Purana*.

L'absence est aussi certaine que le
monde est certain. Aussi pleine et massive que le monde est
plein.

Après *toujours*, après *jamais* et leurs royaumes, qu'est-
ce qu'il y a?

La vie n'est pas vécue, sinon elle s'arrêterait.

Le néant d'avant ma naissance continûment, sourdement
m'habite.

On ne cherche tant que parce qu'il n'y a sans doute
rien à trouver.

Le jour ne voit pas ce dont il est le jour.

Si
l'homme était sûr de n'être rien qu'un homme!

L'évidence est
sans profondeur.

été 1981